

GONZO H.S.T.
GONZO HIGHWAY

THE FEAR AND LOATHING LETTERS, VOLUME I

The Proud Highway

HUNTER THOMPS

SAGA OF A DESPERATE SOUTHERN GENTLEMAN

Edited by DOUGLAS BRINKLEY. Foreword by WILLI

EDITED BY Douglas Brinkley • FOREWORD BY David Halberstam

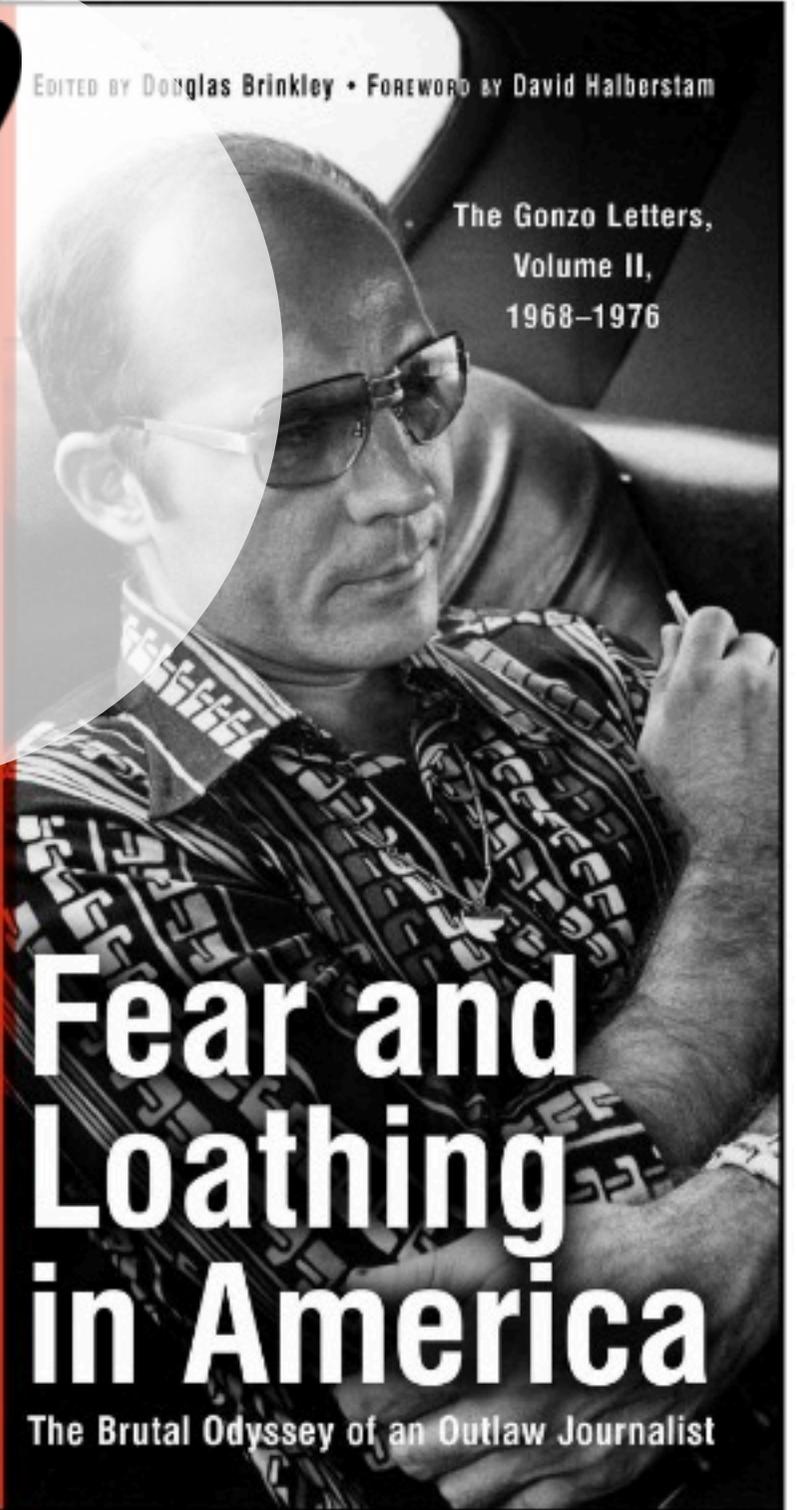
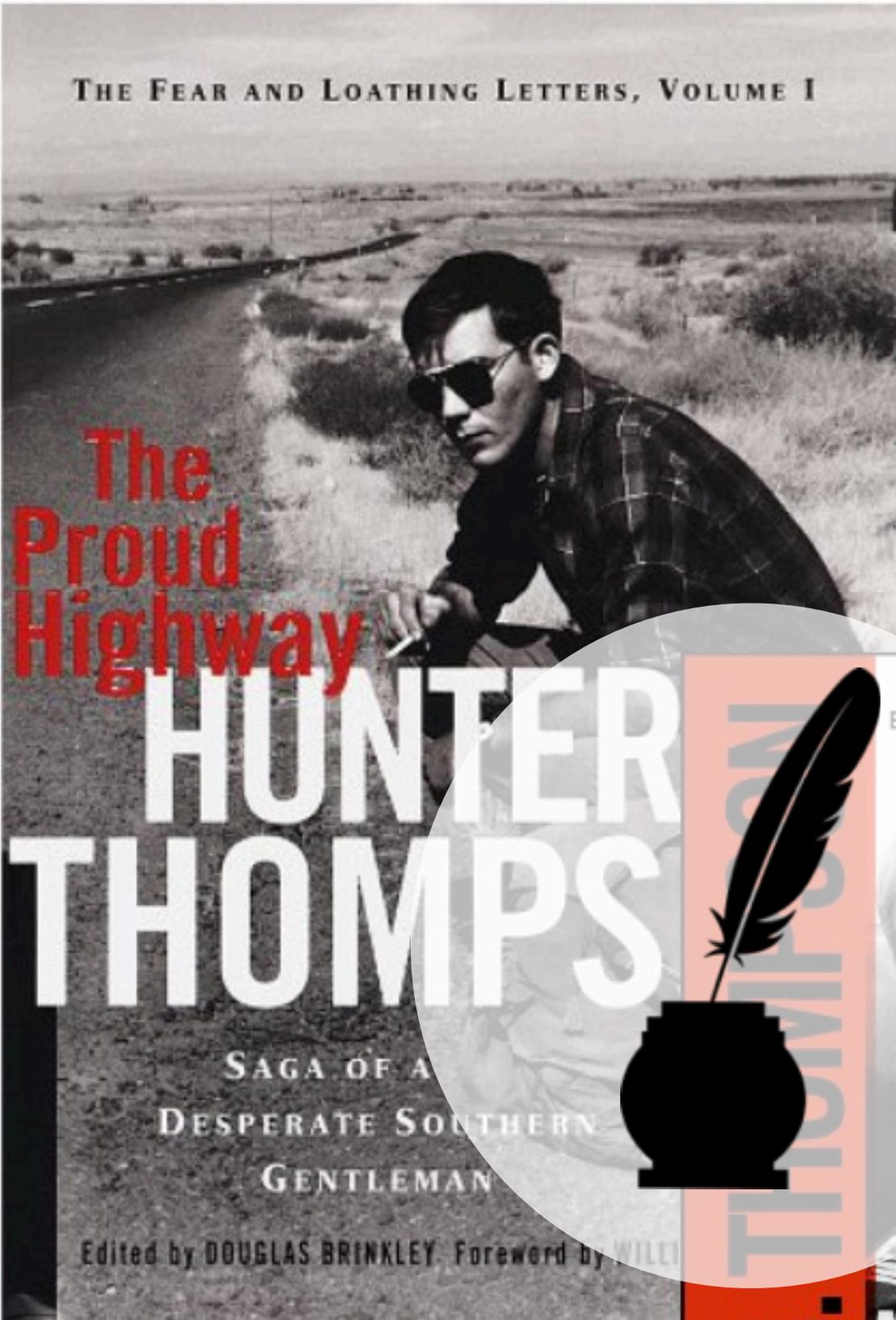
The Gonzo Letters, Volume II, 1968-1976

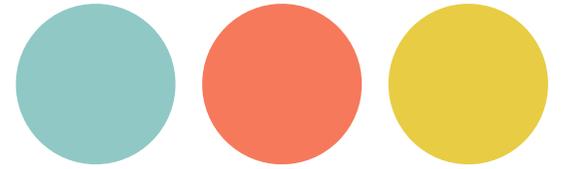


HUNTER S. THOMPSON

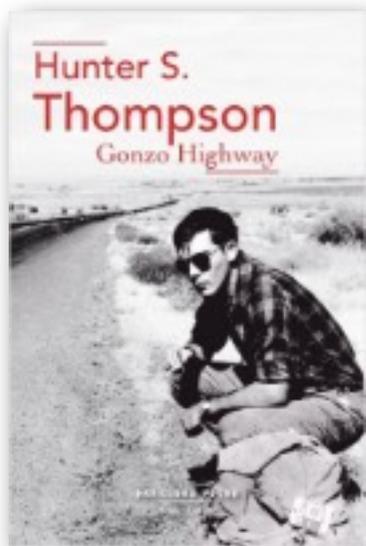
Fear and Loathing in America

The Brutal Odyssey of an Outlaw Journalist





Gonzo Highway -
The proud highway + Fear and loathing in America
Un recueil de lettres de Hunter S. Thompson
Edition originale Douglas Brinkley, 1997



Gonzo Highway

Un recueil de lettres de
Hunter S. Thompson
Traduction Nicolas Richard
Pavillons poche -
Robert Laffont, 2020
672 pages, 12 euros

On en saura probablement bien plus sur Hunter S. Thompson en parcourant ces dizaines et dizaines de lettres qui ne sont qu'une infime partie de l'ensemble des missives ou même missiles qu'il envoya pendant tout son parcours professionnel. L'écrivain ambitieux et visionnaire, sûr de son talent, a pris la peine, dès ses premières lettres, d'en garder un double carbone au cas où il devienne célèbre et adulé et qu'on s'arrache la moindre ligne de ses écrits. Grand bien lui en fasse, puisque nous profitons, depuis 1997, d'une sélection qui nous en apprend beaucoup du personnage, de sa personnalité, de ses états d'âme, de sa vision de la politique, de la société et du journalisme, de son parcours et de sa carrière. Ces lettres sont envoyées à de nombreux destinataires, de son médecin personnel à Jimmy Carter en passant par une société de vente par correspondance, des créanciers, d'autres personnalités, plus moins connues, amis, écrivains, hommes politiques, et rédacteurs en chef. Elles nous plongent donc, avec plus ou moins de réjouissances, dans ces temps de bouleversements qu'a connus l'Amérique et qui s'étalent en l'occurrence sur une vingtaine d'années. Regroupées en français en un seul volume, elles l'étaient à leur origine en deux,



Extrait p. 307

« Les hippies, c'est fini ; maintenant ce sont tous des réfugiés désespérés et des mendiants. Ou des camés de première. Il y a six mois, ils s'envoyaient la tronche dans les étoiles et me trouvaient tendu, et maintenant, ils se pointent chez moi au volant de bagnoles immatriculées à New York ou en Californie, ils essaient de m'emprunter du pognon ou de me vendre tout ce qu'ils ont - y compris la minette qui a la chtouille, à qui, comme par hasard, appartient la bagnole. Déprimant. L'herbe est tombée à 50 dollars le kilo à San Francisco ; le marché est engorgé, toute cette scène est engorgée - des paumés et des nazes. Hostilité et parano. Laisse tomber. »

correspondant à deux périodes d'écriture assez distinctes : celle de 1955 à 1967, où la plume de l'écrivain n'était pas encore reconnue et où il lui fallait cravacher pour réussir à être publié ; puis celle de 1968 à 1976, où l'écriture gonzo était bien plus affirmée et établie, où le succès était au rendez-vous, les excès allant avec, ce qui n'était pas au goût de tout le monde. Les limites du fond et de la forme de ce que proposera le journaliste à ses lecteurs dans ses articles, vont en effet petit à petit voler en éclat...

Mais revenons à ces lettres. Elles traduisent une part des excès de langage auxquels Hunter S. Thompson est habitué, ses critiques, et ses colères, et personne n'est épargné. L'écrivain n'a pas l'habitude de broser son auditoire dans le sens du poil, et encore moins d'être politiquement correct. Il peut s'enflammer d'un côté et enflammer ses destinataires de l'autre. Pas de demi-mesure. On en aura pour son argent... Hunter S. Thompson n'y va pas par quatre chemins quand il a des choses à dire à ses interlocuteurs. Il ne mâche pas ses mots avec une sincérité qui frôle souvent le besoin de marquer publiquement le coup et de faire oeuvre créative. Ces lettres font partie intégrante de son oeuvre puisque c'est bien ainsi qu'il les a envisagées. Elles ne sont pas adressées uniquement à leur destinataire mais aussi au futur lecteur dont il souhaite qu'il prenne plaisir à les lire. C'est probablement l'une des raisons pour laquelle les lettres adressées à sa femme et à son fils ne sont pas de la partie. Trop personnelles... L'introduction de chacune de ces lettres par quelques lignes de contexte permet de saisir un peu mieux les enjeux et les sentiments traversés par l'écrivain au moment de l'écriture...

Quant à la place de la thématique des usages de drogues dans ces lettres, elle n'est certes pas centrale. Cependant un certain nombre de références sont présentes... Dans la première période, celle où les usages de Thompson étaient présents mais pas encore aussi affirmés que dans la deuxième, l'écrivain fera allusion à certains événements où la consommation l'a mis en difficulté ou a occupé son temps de détente et de travail... Il est question par exemple, en mars 1957, d'une des raisons pour lesquelles le



Extrait p. 239

« Kesey me donne l'impression d'être un type tout à fait correct, certainement pas juste un défoncé. Si les avocats perdent le contrôle de leurs clients, ce que je considère comme probable, certains d'entre eux sont capables de pousser cette histoire vraiment loin. L'argument que vous connaissez, je présume, consiste à dire qu'on ne doit pas classer la marijuana parmi les narcotiques mais parmi les substances psychédéliques - c'est un produit qui élargit le champ de la conscience et non un opiacé créant une dépendance, bref, une substance qui est nocive que pour les préjugés bourgeois. »

journaliste en herbe s'est retrouvé en délicatesse dans l'armée de l'air quand il y faisait son service. Il a été retrouvé ivre à 3h30 du matin et a renversé une bonbonne entière de bière dans les bureaux... En juillet 1958, à New York, Thompson fait allusion à son addiction à la morphine et à ses consommations intensives d'alcool pendant sa période de vache maigre... En août 1961, à Big Sur en Californie, le journaliste est expulsé par sa propriétaire à cause de son penchant pour la bouteille... Dans une lettre de mai 1962 Thompson parle de son séjour à Porto Rico et reconnaît avoir été bourré au rhum et à la bière hollandaise et avoir passé dix jours à ne presque rien faire d'autre que picoler. Un peu plus tard à Quito, en Equateur, il explique amasser de la drogue en préparation d'un article sur la question... Une lettre datant d'avril 1965 donne l'occasion à Thompson de parler de son ami Ken Kesey (auteur de *vol au-dessus d'un nid de coucou*), arrêté par la police pour possession de marijuana, et de donner son point de vue sur la législation concernant cette substance. Dans une autre lettre adressée à une éditrice concernant son *Rum Diary*, l'écrivain raconte qu'il carbure aux amphétamines et au whisky pour pouvoir finir dans les délais son texte sur les Hell's Angels... En janvier 1967 il n'hésite pas à fustiger Lyndon Johnson pour sa politique répressive. En décembre de la même année il proclame que « *les hippies, c'est fini ; maintenant ce sont tous des réfugiés désespérés et des mendiants. Ou des camés de première.* »... Toutes ces réflexions et moments d'usages effleurés à peine par Hunter S. Thompson dans cette première partie de son parcours journalistique, n'ont rien d'extraordinaire. Les consommations occasionnelles, plus ou moins intensives suivant la période et les circonstances, ne révèlent en rien le parcours d'un usager chronique. Il faudra attendre que le succès pointe le bout de son nez et que sa réputation le précède pour que les drogues occupent une place bien plus importante...

La deuxième époque, celle qui se déroule donc de 1968 à 1976, sera plus prolifique en termes de textes mais aussi en termes d'usages de drogues et de mots les concernant dans les lettres... Le recueil lance la période par un texte de Thompson (pas une



Extrait p. 396

« Bon, ça me pendait au nez : un mauvais trip vraiment infâme. J'ai pris un des machins bleus à toi en plus d'une pilule entière de mescaline, après environ trente heures de sommeil, à la soirée Daisy Duck annuelle de Phil Clark, le tout accompagné de six heures de bière et de vodka pure en gobelets... et j'ai fini la journée en pleine crise de parano, virant Tim Thibeau de la propriété à l'aide d'un Mag.44 chargé. La pire horreur, c'est que, tout l'après-midi, j'ai eu l'intime conviction d'être entre les griffes de junkies, des vrais tarés de la piquouse... Et même maintenant, je me demande si je n'avais tout de même pas raison. C'est ça le problème, avec l'acide : tu ne peux jamais être certain que tu hallucines. Enfin bref, je laisse tomber pour l'instant. Dans un sens comme dans l'autre, ça fait trop. »

lettre donc) sur le mouvement hippie. Il y fait référence aussi à sa consommation personnelle de speed (consommation que « *tous les vieux défoncés professionnels* » lui disent d'arrêter) mais aussi aux mélanges alcool, speed et cannabis. Il présente les usagers de speed comme « *les junkies de la génération marijuana* ». Thompson étant grand amateur d'amphétamines, il ne stoppera jamais sa consommation... En août 1968, il écrit qu'à l'occasion de la convention démocrate de Chicago qui se termina tragiquement pour les manifestants, dont il était, massés à Grant Park, il décida, par provocation, de fumer un joint publiquement devant les policiers, les chaînes de télévision et les photographes lui faisant face. Expérience dont il ne garde d'ailleurs pas un très bon souvenir, ou du moins un souvenir contrasté, simplement parce que la marijuana avait très mauvais goût, et que sa défonce tendait plutôt vers le bad trip étant donné les circonstances... En juin 1969, dans une lettre à son avocat Oscar Acosta, l'écrivain raconte un autre bad trip, en forme de crise de parano, dont il a été victime suite à l'ingestion de produits fournis par ce même avocat... En juin 1970, un disc-jockey semble accuser Hunter de trafic de drogue. Ce dernier ne manque pas de lui répondre avec ironie... Dans une lettre à Tom Wolfe, datant d'avril 1971, le journaliste et romancier raconte à son ami écrivain que le premier jet de la première partie de *Las Vegas Parano* a été écrit d'une traite, « *à la main sur du papier à en-tête du Mint Hôtel pendant une folle nuit d'alcool et de dope...* » A propos de *Las Vegas Parano*, Hunter fait aussi allusion, dans une autre lettre, à son éditeur cette fois-ci, à la fameuse conférence des procureurs à laquelle il a assisté et où il était question de « *régler le problème que pose la culture de la drogue dans ce pays.* ». Autant dire que Thompson n'adhérait en rien au discours et préféra se charger en mescaline pour supporter les « *charabia* » et « *films sur les horreurs abracadabrantes des gens sous l'emprise de la drogue.* ». Quant à savoir si l'écrivain était lui sous l'emprise des drogues au moment d'écrire le roman, il répond curieusement par la négative dans cette lettre. Par contre, concernant la lecture de son journalisme gonzo, elle nécessite, d'après Hunter S. Thompson, un mode d'emploi qu'il nous dévoile



Extrait p. 143

« Et maintenant, à l'âge de trente-trois ans, on lui en aurait donné cinquante, l'esprit brisé et le corps boursoufflé par l'alcool, il ricochait d'un pays à l'autre, en décrochant des boulots de reporter et s'y cramponnant un moment avant de se faire virer. Il avait beau être habituellement répugnant, il lui arrivait d'avoir un éclair poussif d'intelligence. Mais il avait la cervelle tellement pourrie par la boisson et sa vie dissolue qu'à chaque fois qu'il la mettait en branle, elle se comportait comme un vieux moteur détraqué à force de trembler dans le saindoux. »
Extrait de "Rhum express", en introduction de l'année 1961

en novembre 1971 dans un texte où il est proposé de se munir d'une seringue hypodermique de vingt-cinq centimètres d'une contenance d'un demi-litre, de la remplir de rhum, tequila ou whisky, et d'en injecter le contenu dans le ventre à travers le nombril pour obtenir un « *flash formidable - assez comparable au coup de fouet des poppers prolongé pendant trois quarts d'heure - bref, largement le temps de lire toute la saga.* » ... Dans une lettre datée de novembre 1974, l'écrivain, sollicité régulièrement comme conférencier, fait allusion à ses exigences, à savoir par exemple de pouvoir boire sa propre boisson, c'est-à-dire du whisky Wild Turkey mais sans qu'il lui soit nécessairement fourni. Il fait référence aussi à une close "humoristique" qui stipule qu'il est prêt à défalquer cent dollars de son cachet si ses hôtes lui fournissent un gramme de cocaïne pour sa consommation personnelle le temps de son court séjour...

Voilà, nous avons fait le tour des références aux drogues dans ces plus de six cents pages de lettres, et probablement que les fans du gonzo qui attendent des écrits de Thompson qu'ils soient inévitablement habités par les usages de psychotropes seront déçus... Mais attention, ces usages ne sont en rien l'essence même du journalisme gonzo. Ce serait bien réducteur. Ils sont associés à l'écrivain Hunter S. Thompson car il a toujours reconnu sa polyconsommation, n'en a sûrement pas fait un secret, et l'a exploitée dans des écrits où il se mettait en scène. Mais d'autres articles, lettres ou romans ont, bien entendu, été rédigés par des écrivains, journalistes et/ou écrivains, qui consommaient eux aussi, et peut-être régulièrement et intensément, mais n'en ont pas fait la publicité... N'ayons pas peur de dire, en conclusion de ce dossier sur Hunter S. Thompson, qu'il se donnait tout de même un genre, ou du moins qu'il entretenait et exacerbait ses usages pour être fidèle à une réputation qui avait fait son succès bien au-delà de ses écrits. Il était l'un des symboles de la contre-culture des années 60-70, et les drogues faisaient partie du pack, qu'on le veuille ou non...

